

Parentalité et Psychothérapie

Nous n'aimons guère nous entendre rappeler le caractère fallacieux de notre monde personnel. Notre monde est censé être le vrai ; c'est l'autre monde, ou plutôt les divers mondes des autres qui sont démentiels, trompeurs, illusoire et étranges. Et, à partir de là, il y a beaucoup à apprendre pour le sujet qui nous occupe.

Paul Watzlawick, *Faites vous-même votre malheur.*

Il existe de nombreuses représentations de la parentalité dans la plupart des cultures. Dans le monde occidental, nous sommes largement influencés par des images anciennes qui appartiennent à l'inconscient collectif, fréquemment inspirées par la religion chrétienne, parfois plus laïques. L'évolution de la société dans le monde moderne amène d'ailleurs à une modification de l'influence de ces modèles, d'où peut-être parfois le sentiment de perte de repères qui peut en découler ⁽¹⁾.

Si l'on se concentre sur ces images de références, il suffit, pour constater leur multiplicité, de se promener en ville, d'entrer dans une église ou un musée. Fréquemment dans la première, nous voyons des statues ou des tableaux de la Vierge. Nous remarquons le plus souvent qu'elle n'est pas seule, qu'elle tient quelque chose dans son bras. Ce « quelque chose » qu'on appelle un enfant. Il y a là un aspect assez extraordinaire, cela nous parle profondément sans doute pour que sans avoir besoin de forcer, il suffit de dire « *la Vierge* », et chacun s'enclanche, retrouve cette représentation dans sa mémoire. Et comme cette vierge, en réalité, n'est pas toute seule, qu'elle tient un enfant, alors l'image que nous avons enregistrée, ce n'est pas de façon unique l'image de la vierge... Peut-être qu'intérieurement, au fond, la représentation que nous avons, l'image que nous avons, c'est la vierge avec son enfant (dans une sorte de gommage de toute dimension sexuelle, ce qui constitue d'ailleurs la base de son histoire dans le récit biblique : elle est vierge et elle a un enfant, l'un ne va pas sans l'autre). Ce n'est probablement pas à exclure que ce soit pour cette raison que cela nous parle aussi profondément, cette image, d'une manière ou d'une autre, de parentalité.

⁽¹⁾ article repris à partir de l'ouverture et de la clôture de la journée d'étude *La parentalité à travers les âges*, organisée par Espace THÉRAPIES SYSTÈMES, le 27 mars 2015, à Pau.

Pour prendre l'exemple d'un musée, il en existe un à Florence où l'on peut trouver des représentations de la vierge à l'enfant. Il s'appelle le musée *Bargello*. Il s'agit d'un musée assez modeste dans son apparence, qui abrite cependant une pièce précieuse : une sculpture de Michel-Ange. Le titre de cette sculpture : *La Vierge à l'Enfant*. Quand on entre dans la première pièce de ce musée, la sculpture est très visible, on pourrait dire en bas-relief, une plaque carrée de pierre, à l'intérieur creusée, où apparaît en surplus le dessin de la vierge avec l'enfant. C'est la première chose que nous voyons, c'est particulièrement touchant. Il y a néanmoins plusieurs représentations de la même vierge à l'enfant, et, en y regardant plus attentivement, on découvre que seule l'une d'entre elles est attribuée à Michel-Ange, les autres étant l'œuvre de ses élèves ou de ses collègues. Cependant ces sculptures renvoient une image très différente. Pour l'une d'elles, on dirait une sorte d'image parfaite, on voit une mère à peu près à mi-taille, avec une expression d'ouverture, éclairée, elle a l'air épanouie, joyeuse, qui regarde son enfant. Et l'enfant s'élançait aussi dans une espèce d'éclat joyeux ! C'est vraiment une image très sympathique, presque trop.

La même vierge à l'enfant, celle réalisée par Michel-Ange, est assez différente. Il y a quelque chose qui amène une perplexité : cette vierge tient l'enfant mais ne le regarde pas, elle n'a pas comme l'autre ce regard extraordinaire où tout a l'air de bien se passer. Elle ne regarde pas l'enfant, elle a les yeux comme perdus dans le vide. Comme lorsqu'on rêve... Tout à coup ça nous surprend, on est en train de flâner et on ne se rend même pas compte que l'on est en train de flâner, et puis tout à coup on se réveille ! Et c'est là que l'on s'en rend compte. Elle a le regard comme ça, qui s'en va dans le vide.

C'est intéressant il me semble comme image de la parentalité, une image où il y a quelque chose, comme un doute. Je ne parle pas de quelque chose de morbide, mais comme un doute. Une sorte d'interrogation : « *Est-ce si évident que ça ?* », « *Est-ce que ça roule tellement tout seul ?* ». Quelque chose d'interrogatif et à la fois de passionnant !

On ne peut pas s'empêcher d'observer le monde, et des fois quand on l'observe, on se trompe. Nous pourrions croire que la première image de la parentalité, c'est celle que l'on voit en premier, évidente parce que par exemple, elle se situe à l'entrée du musée, ou évidente parce qu'elle représente un style de bonheur, naïf peut-être, mais auquel nous aspirons par réflexe. Et puis, en en découvrant d'autres, cela suscite en nous une certaine perturbation, il y aurait donc des manières bien différentes de se représenter la parentalité ou la maternité ou la paternité... De plus, certaines de ces images, pour partie supports de nos représentations, certaines de ces images induisent un doute... Et Michel-Ange ne facilite rien !

Boris Cyrulnik, dans un de ses ouvrages intitulé *Les nourritures affectives* ⁽²⁾, dit que nous ne pouvons pas nous empêcher d'observer le monde. On peut en être conscient, ou pas conscient, mais nous ne pouvons pas nous empêcher de toute façon d'observer le monde. Il propose une sorte de catégorisation dans laquelle il y a trois grandes tendances. Il explique qu'il peut y avoir ceux qui doutent, ceux qui doutent jusqu'à ne plus savoir où ils campent. Leur façon d'observer le monde, c'est alors pour en accumuler des signes, pour les collecter, les classer, parfois jusqu'à l'obsession. Avec le risque que pour conséquence, le monde devienne morcelé. Pour ceux qui sont moins anxieux, remarque Cyrulnik, il peut y avoir le risque de n'observer que deux ou trois indices du monde. Deux ou trois points qu'on a vus. Et à partir de ces points en déduire un ensemble, en faire des généralisations actives, s'imaginer que le monde, à partir des deux ou trois indices collectés, le monde doit se dérouler

⁽²⁾ Boris Cyrulnik, *Les nourritures affectives*, Odile Jacob, 2000, Paris.

exactement comme ça. Ces personnes-là, explique-t-il, sont souvent championnes de la métaphore. Mais en exagération. C'est comme s'il y avait un feu, un feu qui conduirait à l'extase. A ce moment, on est loin d'une perception adaptée du monde. Enfin la troisième tendance dont il parle, ce sont ceux qui ne collectent qu'un seul détail. Ceux qui ne relèvent qu'un seul point et qui, dans une transaction disons de type perverse, veulent l'utiliser pour clouer l'autre. Le détail qui est observé et dont on se sert pour appuyer sur la tête de quelqu'un. Bien entendu ce sont des manipulateurs, souvent entraînés, dans cette catégorie-là, et toute l'ambiguïté de leur démarche est évidente. On est vraiment dans quelque chose du pouvoir, au sens de la domination.

Ces trois tendances que propose Cyrulnik d'observer automatiquement le monde nous intéressent beaucoup. Peut-être des fois nous les faisons, peut-être que nous ne sommes pas exclus, sans être pour autant dans cette démarche calculée, de toute manipulation, peut-être que nous ne sommes pas exclus par moment de devenir un peu trop poétiques, trop extatiques, de se perdre, peut-être que nous ne sommes pas exclus non plus des fois de trop diviser les choses. Et je me demande quel poids cette sorte de réflexe qui existe dans notre espèce, d'observer en étant conscient ou pas conscient, je me demande quel poids cela a sur nos représentations autour de la parentalité. Si parfois nous observons la parentalité, et avec quelle conscience, si nous observons nos propres enfants, si nous nous observons comme parents, si nous observons les enfants et les parents de ceux avec qui nous travaillons. On peut se demander si ces manières de voir le monde pèsent à ce moment-là sur nos représentations.

Parentalité : filiation, substitution ou délégation ?

En essayant de penser à comment nous observons le monde et comment se construisent nos représentations, il me semble que l'on peut comprendre quatre façons d'être en lien avec un enfant. La première envisagée dans cette réflexion, ce serait la filiation. Celle-ci, elle nous paraît évidente parce que, comme on dit, « *c'est naturel* ». Et pour ceux qui croient à la biologie, eh bien, « *c'est mon sang* », comme on dit aussi. Donc la filiation, elle nous paraît tout à fait nette. Une autre façon d'être en lien avec un enfant, dans le prolongement de la première notion de filiation, nous pensons à l'adoption. L'idée est de la considérer comme de toute manière une filiation. A mon sens, de façon claire, c'en est une. Dans la conséquence même de l'acte qu'elle représente, l'adoption constitue une filiation : de fait, bizarrement toujours aux yeux de certains, mais elle se tient à la hauteur de la filiation dite naturelle. Quand ce n'est pas le sang qui fait la connexion, c'est donc la culture, la culture de la famille, la culture d'un enfant qui n'a pas connu la culture d'une famille biologique ou qui n'a pas connu peut-être même des fois la culture sociale du pays d'où il vient. Et il va rentrer dans tous les cas dans la culture d'une famille. Une troisième façon d'être en lien avec un enfant, ce serait la substitution, on se substitue à lui. C'est-à-dire qu'on le représente, une représentation dans le grand groupe social. Bien sûr, dans cette perspective, il s'agit d'un lien juridique. Les professionnels qui travaillent avec ou proche de la justice connaissent ces formules. Il y a des endroits où les enfants ne sont pas forcément reçus ou pas répétitivement, et pourtant il faut que leurs paroles soient entendues, qu'elles soient rapportées, parfois défendues, que leurs droits soient entendus. C'est précisément dans des états de droit que cette formule-là existe. Enfin la quatrième façon proposée dans cette réflexion, d'être en lien avec un enfant, est celle qui nous intéresse très directement nous, en tant que personnes et

professionnels de la relation d'aide, c'est la délégation. En soi, à ce moment-là, il y a une mission qui est à remplir et, pour cette mission, nous recevons une délégation de la part des parents, il s'agit alors d'élever l'enfant. Cette tâche, qui n'est plus réalisée à ce moment précis par les parents, nous est confiée à nous en tant que professionnels, soit de manière très ponctuelle, ça peut être le temps d'une séance avec un enfant, soit de manière plus durable, par exemple dans les maisons d'enfants ou établissements d'éducation et de soins, où des enfants et adolescents sont accueillis en hébergement.

Au fond, ces possibilités nous dessinent quatre figures possibles de l'adulte dans le lien de parentalité, quatre styles. Nous pouvons regarder cela au travers de nombreuses déclinaisons, mais quand même, à la sortie, cela doit beaucoup dépendre de ce à quoi on croit. Est-ce qu'on croit au sang ? Est-ce qu'on croit à la culture ? Au juridique ou au droit ? Ou est-ce qu'on croit à la responsabilité d'élever un enfant ? Probable qu'au bout du compte, on doit se reconnaître d'une manière ou d'une autre dans l'une de ces dimensions. Peut-être en fonction d'une sorte d'adhésion interne, consciente ou inconsciente, plus ou moins, mais de quelque chose à quoi l'on croit. Par contre, nous remarquons que les parents, ceux qui se disent « les parents », assument tous les aspects que l'on vient de citer. Ceux qui se disent « les parents », ce sont ceux qui ont le même sang pour ceux qui le croient de cette façon-là, mais dans tous les cas qui seraient prêts à donner leur sang pour sauver leurs enfants. Ce sont ceux qui assument la transmission culturelle et le réglage avec la culture ambiante, ce sont ceux qui sont capables de représenter l'enfant, d'assurer ses droits sur le plan social et juridique. Ce sont ceux qui se sentent en responsabilité et dans une capacité au moins relative de l'élever. Ceux qui sont des parents réels, où qu'ils soient, n'importe qui que ce soit, ils tiennent les quatre façons... Pas nous, pas les professionnels. Les professionnels que nous sommes n'avons pas les quatre façons en même temps car nous agissons de manière ponctuelle, éventuellement par substitution ou par délégation, mais nous ne faisons pas tout le reste, il n'y a que ceux qui se reconnaissent comme parents réels qui le font.

Par là-même, la question se poserait presque, si on s'intéresse à l'attachement, de l'appartenance de l'enfant, *est-ce qu'il appartient à quelqu'un ?*, et si c'est le cas à qui ? : à la biologie ? à la culture ? au droit ? à ceux qui l'élèvent ? aux éducateurs ?... C'est quand même une sacrée question. Nous savons aujourd'hui que s'il n'y a pas de lien d'appartenance, ça ne fonctionne pas, que si l'enfant n'est pas pris dans un faisceau de désir de l'adulte, quand il est enfant, il ne va pas pouvoir se développer et asseoir son propre désir. C'est-à-dire que si l'on n'appartient pas à quelqu'un, on ne se construit pas, c'est aussi direct. Dès lors, est-ce que l'enfant appartient à quelqu'un ? Et à qui ? Qu'est-ce qui se passe dans les films américains ? Ou les autres ? Qu'est-ce qui se passe dans la vie réelle ? Tout à coup, je ne sais pas, il y a un truc dans un magasin, ou il y a un enfant qui traverse une route imprudemment, il y a des cris... on s'affole, les gens se précipitent... Et puis au milieu de tout ce monde, au milieu de tout ces adultes, il y en a un. Qu'est-ce qu'il crie ? Qu'est-ce qu'il dit ? Il dit « *Laissez-moi passer, c'est mon enfant !* ». Vous avez vu ou vous avez vécu des situations comme ça... « *C'est mon enfant !* ». Parole de parent ! Ça nous fait vivre, et cela nous montre qu'il appartient bel et bien à quelqu'un. En déduction, on peut imaginer le drame pour les enfants qui eux vivent, qui sentent qu'ils sont cognés à ce réel-là, de n'appartenir à personne. On le voit des fois.

Quel travail pour le parent et quel travail pour l'enfant ?

Si on travaille sur la parentalité, en quelque sorte, il y a un boulot à faire, et on a comme deux perspectives. Une qui serait celle de l'enfant, bien que ce ne soit pas le seul boulot de l'enfant, c'est le boulot de l'enfant et du parent, mais dans une perspective d'enfant. Et l'autre perspective, une perspective de parent. Là aussi c'est le boulot du parent et de l'enfant, mais dans une vision, une perspective du parent. Une manière pour parler de parentalité. On peut imaginer un chemin, *la filiation* : ce que nous évoquions précédemment dans les quatre façons. La filiation, ce serait la perspective de l'enfant. La filiation : il est là dans cette famille, accueilli, et dans cette famille on peut dire que c'est le nôtre, « *c'est ma fille* », « *c'est mon fils* ». Puis il y aurait une étape *d'affiliation*, c'est-à-dire que c'est bien beau de naître quelque part, mais nous savons, parce que nous sommes des professionnels, qu'il ne suffit pas de naître quelque part pour que le lien se crée. Pour que ce faisceau de désir du parent qui englobe l'enfant et qui va lui permettre de construire le sien, pour que ce processus se mette en route, il ne suffit pas d'arriver biologiquement quelque part. Donc, la *filiation* peut fonctionner mais *l'affiliation* n'est pas automatique. Voilà qui met en évidence le travail, que cela se construit petit à petit, pour l'enfant, pour le parent. Enfin, il y a une troisième étape, en schématisant un peu cette perspective, et d'évidence c'est l'étape de *la séparation*. Nous parlons du moment où l'enfant aura assez profité, pour reprendre le titre de Boris Cyrulnik, de cette « *nourriture affective* ». Nourri de cet apport constituant, il va se sortir du faisceau de désir de l'adulte qui le lui permettra aussi, et il va pouvoir asseoir son propre désir.

Si nous résumons cette chaîne pour l'enfant, dans la perspective de l'enfant, en comprenant bien que c'est un travail de l'enfant et un travail du parent, nous avons : filiation, affiliation, séparation. Maintenant imaginons un instant, qu'est-ce qu'il se passe pour le parent ? Eh bien il y a une sorte de décalage. En effet, pour que le parent réussisse à aider l'enfant à travailler aussi dans la perspective de l'enfance, cela veut dire que dans la sienne il a dû régler une petite chose. Evidemment ce parent est issu d'un passage, d'une étape, quelque chose de transgénérationnel, et par le fait d'une filiation. Mais l'étape deux, dans sa position, c'est d'abord celle de la séparation. Cela veut dire que pour devenir parent, il a dû lui-même se sortir du faisceau de désir qui serait juste le désir de ses parents comme quand il était enfant. Il a dû se sortir de cette chose, et ce n'est qu'au prix de cette réalisation, de cette clarté-là, qu'il peut à son tour, dans sa perspective de parent, dans le travail qu'il fait et aidé aussi par le travail de l'enfant, qu'il peut arriver à l'affiliation. Nous voyons tellement, dans les situations dont nous nous occupons à divers moments, nous voyons tellement des fois le conflit se poser à cet endroit. Tout à coup, au cœur d'une séance de famille, littéralement, quand les schémas apparaissent, quand les fidélités, les loyautés, commencent à surgir et à se nommer pour ce qu'elles sont, on voit alors subitement un parent qui est tiraillé entre choisir quelque chose dont il pense que ce serait mieux pour son enfant, qu'il faudrait changer quelque chose dans la dynamique relationnelle avec l'enfant, et d'un autre côté, rester fidèle à la dynamique relationnelle, au schéma qu'il a intégré avec ses propres parents, et ne pas faire de tort, comme il le suppose souvent, à leur image ancienne en choisissant un autre fonctionnement. Des fois, les choses sont si directes et crues, qu'on le voit se passer en *live*, ça émerge complètement au milieu d'une séance.

Résumons ce déroulement, cette ligne du temps à laquelle nous arrivons. Nous parlons d'un travail psychique et interrelationnel.

La : *filiation - affiliation - séparation*

dans la perspective de l'enfant, le travail des deux.

Et : *filiation - séparation - affiliation*

dans la perspective du parent.

Il me semble que ce dernier point, en tant que professionnel, nous intéresse particulièrement. On peut probablement commencer à se demander s'il n'y a pas un lien avec la posture du professionnel, s'il n'y a pas une dynamique dans la relation d'aide qui viendrait nous dire qu'il faut qu'il y ait un lien qui soit validé socialement, qui existe. Un lien qui fasse que cette relation d'aide, au sens générique, que ce soit en thérapie ou dans n'importe quel accompagnement, cette relation d'aide peut exister parce que la société la reconnaît. Ce n'est pas tout à fait la filiation, mais quand même ça veut dire que ce lien est reconnu, existant *pour* et *par* tout le monde autour (dans une situation normale). Pour conduire ce travail, il est évidemment utile d'avoir cette conscience pour le professionnel, qu'à un moment ce travail s'arrêtera et qu'il y aura un acte de l'ordre de la séparation (un acte élaboré le plus souvent en psychothérapie, parfois moins ou non, ce qui en démontre tout l'enjeu pour parvenir à être soi-même *avec* puis *sans* l'autre). C'est parce que le professionnel peut-être assume cela, que précisément il est disponible pour une sorte d'affiliation liée à cette spécificité qu'est la relation d'aide. C'est une première question.

Un seul, deux ou trois langages ?

Nous connaissons ce phénomène qui se produit souvent où chacun pense que l'autre pense quelque chose. En l'occurrence, quelque chose qui correspond, qui s'emboîte automatiquement avec sa propre pensée. De fait, souvent, nous ne pensons pas à vérifier ceci, en demandant par exemple « *Au fait, est-ce que cela vous va comme expression ou comme métaphore ?* ». Souvent encore, personne ne pense à faire un petit signe pour signifier qu'il y a possiblement un décalage entre nos pensées, entre nos représentations, et ce qu'une expression spontanée a permis de recevoir comme indication. De la sorte, nous oublions régulièrement que dans toute communication, trois aspects s'articulent (quand ça marche !) : l'information, le sens et la vérification. Les deux premiers aspects nous semblent aujourd'hui plutôt évidents (il est nécessaire qu'il y ait une info, dans une acception brute du terme, et que cette info ait un sens pour les interlocuteurs), mais le troisième niveau nous échappe fréquemment dans la communication (on oublie de vérifier la compréhension de cette info pour l'autre). Alors que l'on est chacun complètement ici et en train de partager quelque chose, néanmoins il se crée ce décalage (on peut se demander, à ce seuil, si le sens ou une partie du sens ne réside pas ultimement dans cette vérification : soit nous construisons une réalité commune à un moment donné, soit chacun garde et repart avec ses représentations). C'est une chose fascinante ! Comment on peut *se décomprendre* à ce point. Comment on en arrive parfois à un tel flou, croyant que l'on s'explique ou que l'on se rassure, ou tentant de le réaliser, en fait, peut-être, nous envoyons involontairement des messages inquiétants. Lors de tels moments, on se marche mutuellement sur les pieds. La métacommunication, communication sur nos communications, ne doit pas couler de source quand on y pense dans ce sens-là. Et si on se pose la question en terme d'entrée dans le langage, on peut se demander s'il n'y a pas d'autres moments où ce genre d'aspect fonctionne.

Imaginons deux objets courants qui font partie de notre univers : les avions, qui sillonnent notre ciel, que nous utilisons pour nos déplacements ou voyons à la télévision, et la radio, celle que nous écoutons dans la voiture ou à la maison, susceptible de nous donner des indications sur les avions. Les avions utilisent des moyens techniques de communication que l'on peut aussi appeler « radio », mais celle-ci ne sert pas alors à la diffusion des infos sur la société ou le monde, et la radio que j'écoute en déjeunant peut m'informer si un avion a eu un accident, mais ne me donnera pas les horaires de mon prochain vol. De surcroît, si j'écoute la radio, je reçois l'information, mais si je passe deux jours sans l'écouter, il se peut que j'ignore la survenue d'un crash d'avion à l'autre bout du continent. Les possibilités d'information, au sens de la communication, sont déjà multiples, et les ratages envisageables nombreux. Mon voisin peut être affecté par l'accident d'un avion parce qu'une connaissance à lui était parmi les passagers, ou parce que pour une raison ou une autre cet événement réveille sa sensibilité. Ayant reçu l'information par la radio, je peux n'y accorder qu'une importance relative parce qu'elle est loin de mes préoccupations immédiates, ou peut-être je n'ai pas écouté la radio et ignore tout de ce fait. Dans les deux cas, au moment où je le croiserai, je serai loin des impressions et du vécu de mon voisin... Serait-il possible qu'un décalage du même ordre se produise quand nous recevons une famille ? La famille arrive, et elle raconte une chose qui est, mettons pour l'instant, son histoire d'avion à elle. Et moi par exemple, ou ma collègue et moi, on est en face, et nous vivons, nous par exemple, notre histoire de radio. Donc d'un côté on parle le langage de la radio, et de l'autre côté on parle le langage de l'avion. Cela ne paraît pas immédiatement évident, ni automatique du tout, que la jonction puisse se faire entre ces deux langages.

L'idée même du langage constitue une clé en psychothérapie et plus généralement dans toute relation d'aide, depuis longtemps elle est étudiée de nombreuses manières. L'une de ces pensées est issue de la psychanalyse, le langage, le tiers, et c'est une idée que l'on a beaucoup reprise aussi en systémie. Il y a soi, il y a l'autre, et il y a le langage. On est toujours trois, du moins quand ça fonctionne à peu près. Mais en même temps, si des fois nous nous ratons à un tel point, si des fois l'évidence ne nous traverse pas et si l'on ne pense pas à se le communiquer, c'est que le maniement de *ce* voire *ces* langages ne doit quand même pas être simple. Peut-être que ce langage, il est véhiculé, ou porté, ou appuyé sur ce qu'on pourrait appeler des codes de communication. C'est-à-dire qu'il n'y a pas tout à fait juste le langage, juste ce grand Autre qui se baladerait comme ça au-dessus de nous, mais que cela répond, cela se repose et cela répond d'un certain nombre de schémas relationnels, d'un certain nombre d'interactions, et au fond de tout ce qui échappe à la communication évidente. Dans cette perspective, on pourrait même commencer à se demander s'il n'y a pas *des* langages. Plus le temps passe, plus cette idée m'intéresse. Pensons-le de la sorte pour évoquer cette complexité, il est bien possible qu'à des moments ce soit la famille qui ait son langage d'avion, et moi qui ai mon langage de radio, à moins que ce ne soit l'inverse, mais peu importe, ce n'est pas évident d'entrer.

Il y a un monsieur, comédien, écrivain et metteur en scène créatif, qui a beaucoup travaillé là-dessus. Il s'appelle Augusto Boal, homme de théâtre, il est brésilien. C'est lui qui a créé ce modèle conceptuel qui s'appelle le *Théâtre de l'opprimé* ⁽³⁾. Il a eu une idée étrange, il a dit : finalement, les gens, ils vivent des choses, et si ces choses ils peuvent les mettre en scène, peut-être ils vont commencer à les vivre autrement, peut-être, dans la scène, ils vont penser à inventer des réponses qu'ils n'oseraient pas inventer dans le quotidien. Il est parti

⁽³⁾ Augusto Boal, *Théâtre de l'opprimé*, Maspero, 1977, et La Découverte, 1996, Paris.

avec cette idée, il a été dans certains quartiers pauvres, entre autres à Lima, au Pérou. Là, quand il est arrivé avec son carton de théâtre sous le bras et qu'il a commencé à dire aux gens « *on va faire du théâtre* », ces mêmes gens ont dit « *mais nous on est dans la misère, ce n'est pas pour nous le théâtre, on ne comprend pas ça, ce n'est pas accessible* » (nombreux sont ceux qui ont longtemps dit ça de la psychothérapie !). D'un coup, ce dont Augusto Boal s'est rendu compte, c'est que lui (je le redis là avec mes mots), lui est arrivé avec le langage du théâtre. Et dans les quartiers pauvres, ils étaient avec le langage de la misère. Pour eux c'était assez impossible, le théâtre c'était pour les gens qui avaient le temps, qui ne luttait pas pour la survie. Donc il s'est trouvé avec ce problème qu'il avait un outil formidable sous son bras, mais que les autres se disaient « *c'est une langue étrangère, pour moi, pour nous, cet outil ça ne peut pas le faire* ».

Alors il a été obligé de trouver une solution, et Boal a eu cette idée géniale, il a inventé un troisième langage. Il s'est dit « *il faut qu'on trouve une jonction entre le langage du théâtre que j'ai et le langage de la misère qu'ont les autres* ». Il faut qu'on trouve une jonction, et il a proposé le langage photo. Alors il a été cherché un autre carton, il a sorti des appareils photos et il a montré aux gens comment on faisait des photos. A cet instant, c'était presque un jeu. C'était moins loin pour les gens, ce n'était pas inaccessible comme le théâtre. Ils se sont amusés à apprendre, techniquement, sur des appareils rudimentaires, comment ça marche pour faire des photos, et puis ils ont bien rigolé. Là, il leur a dit : « *Maintenant voilà ce que je vous propose : chacun vous partez avec l'appareil photo et vous avez le droit de faire une photo. Cette photo doit dire quelque chose de votre vie.* » Les gens ont compris, ils sont partis avec l'appareil photo. Certains enfants ont ramené des images, par exemple, il y a un clou sur la photo. Quand on regarde la photo, ce n'est pas évident de saisir ce qui est en train de se jouer. Et donc Augusto Boal les a fait parler et les enfants racontent comment, pour cirer les souliers des gens et gagner trois sous qui leur servent à survivre, ils doivent porter une sorte de caisse avec une bandoulière où il y a le matériel à cirage et où les gens posent leurs chaussures dessus. Ces trucs-là, ils ne peuvent pas les trimballer toute la journée bien sûr, il faut bien qu'ils se posent quelque part pour faire leur boulot. Et le clou, c'est l'emplacement qu'ils louent à des commerçants qui ont pignon sur rue et qui leur permettent de mettre un clou dans le mur, là ils peuvent accrocher leurs caisses, ce lieu minuscule devient leur petit bout où ils peuvent travailler. En fait, ce clou est pour eux un symbole d'exploitation. Ça, ils savent le raconter. Et du coup quand ils se sont découverts comme capables de raconter cela, ils ont commencé à saisir que peut-être le langage du théâtre ne leur était pas totalement inaccessible.

D'une certaine manière, je pense que dans la plupart des relations d'aide, la psychothérapie n'est qu'un modèle intensif de la relation d'aide, d'une intensité particulière, mais dans une maison d'enfants par exemple le quotidien est aussi un modèle intensif de la relation d'aide, c'est plutôt des styles qui sont différents, mais j'ai l'idée que dans la plupart des relations d'aide des processus assez proches peuvent se passer quand on s'investit dans le travail. Pas au même niveau, pas déclinés de la même façon, mais des processus quand même assez proches. Dans tous les cas, nous avons ce boulot à faire pour créer un langage commun, à défaut de quoi la relation d'aide ou même la psychothérapie ne resteraient que le concentré d'une intention pour amener l'autre à faire quelque chose, pour lui faire faire quelque chose, une intention lourde. Je soutiendrais vraiment cette idée, que la famille et moi, quand on se rencontre, ce n'est pas automatique et que l'on cherche à créer ce langage photo exactement comme Augusto Boal. Nous concevons alors comment cela développe nos capacités communes, c'est l'inverse de l'état psychotique. Dans l'état psychotique on pourrait dire, il n'y a qu'un code, à la différence si on imagine le code avion, le code radio et un code photo

comme nous créons, cela fait déjà trois codes. On a déjà du choix, beaucoup plus de choix. Ceci rappelle, pour les systémiciens, ce que Heinz von Foerster dit de l'éthique ⁽⁴⁾, c'est l'élargissement des possibles. Eh bien, si déjà nous avons trois langages au lieu d'être enfermés dans un seul, c'est beaucoup mieux. La folie est un mono-langage. Toujours pour les systémiciens, à l'école de Rome il y a un thérapeute de famille célèbre qui s'appelle Carmine Saccu ⁽⁵⁾. Il explique comment la folie, *c'est un système de sortie d'un système sans sortie*. Et là effectivement, il n'y a plus qu'un langage possible (un *non-langage*), un langage qui déroute par rapport bien sûr aux autres langages : l'inverse de l'accès à l'autonomie. La dimension de l'autonomie, on imagine le grand adolescent, le jeune adulte, l'adulte qui effectivement assume sa propre vie parce qu'il est en capacité de se défaire ou d'être souple avec un certain nombre des modèles qu'il a connus étant enfant ou adolescent. Il peut garder quelque chose de ces modèles, mais il peut en ajouter d'autres et de la sorte avoir un certain choix au fur et à mesure qu'il se développe, qu'il en rencontre d'autres.

C'est drôle comme nous pouvons être focalisés absolument sur une seule chose. Quand ils arrivent (éventuellement à chaque séance, mais tout particulièrement à la première), les gens nous envoient des messages souvent qui nous scotchent, que ce soit dit ou non dit, mais même souvent cela peut être posé. Nous sommes pris, à un degré ou à un autre, comme dans ce proverbe africain qui dit : « *L'arbre qui tombe fait plus de bruit que la forêt qui pousse.* » Parlons dans ce sens de signaux d'alertes. Nous sommes surentraînés à capter des signaux forts. C'est sûr que l'arbre qui tombe, nous l'entendons, parce qu'il y a du danger peut-être, un danger qui réveille notre peur. Alors que la forêt qui pousse, mouvement lent dans cette image, il faut que l'on se mette dans une certaine disponibilité pour l'entendre, elle, elle ne fait vraiment pas de bruit. Je crois que quand les familles arrivent pour nous demander un coup de main, elles nous envoient comme ça une rafale de signaux forts, dans un certain langage. Cette rafale de signaux forts, souvent, nous scotche, nous sidère parfois parce que l'on en est envahi, peut-être parce que l'on ne comprend pas, que nous en sommes émus ou touchés, ce qui n'est d'ailleurs pas un état négatif dans la mesure où nous apprenons à le contrôler. Mais dans tous les cas, nous sommes en alerte, ramenés à un point particulier, ce sont des signaux d'alerte qui nous captent. A cet instant, on aurait envie de se fixer juste sur le symptôme ou sur le problème. Alors que peut-être, tout au fond, il y a un signal faible, il y a peut-être même plusieurs signaux faibles, qui sont comme ceux d'une attente profonde, une attente que l'on puisse se relier, une attente que l'on puisse finalement communiquer en profondeur, reprendre à ce moment une phase de développement, un lien, une phase du développement là où elle s'est arrêtée il y a très longtemps. Mais ça, je ne connais pas beaucoup de familles, ou de personnes, qui sont capables de dire « *une partie de moi s'est arrêtée à trois ans et maintenant c'est l'heure d'aller la rechercher* ». Ce signal-là est très faible quand les personnes arrivent, et si nous zappons le fait que nous n'avons pas automatiquement le même langage, on ne se donne même pas l'occasion que cela puisse émerger. A l'inverse, si l'on entreprend de se dire que nous avons des langages différents, que nous n'entendons pas tout et qu'il faut faire des travaux pratiques pour trouver un langage intermédiaire, un langage numéro trois, eh bien possiblement on commence à se donner l'occasion de faire émerger certaines ressources, et que le manque ou la difficulté est susceptible d'apparaître un petit peu plus là où il se trouve.

⁽⁴⁾ Heinz von Foerster, *Les responsabilités de la compétence et Ethique et cybernétique du second ordre*, Deux conférences, in *Seconde cybernétique et complexité*, sous la direction de Evelyne Andreevsky et Robert Delorme, L'Harmattan, 2006, Paris.

⁽⁵⁾ Carmine Saccu est l'un des fondateurs de l'école de Rome en thérapie familiale, il est essentiellement connu pour ses conférences animées et ses articles. Il a entre autres participé, avec Maurizio Andolfi, Paolo Menghi et Anna-Maria Nicolo, à la rédaction de *L'interaction dans les systèmes rigides*, paru dans les *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, n° 1, 1979, Paris.

Quels liens entre la psychothérapie et les processus d'apprentissage relationnel ?

Il s'agit bien de reprendre alors une phase de développement. Chacun voit immédiatement ce que ça implique pour le thérapeute et là où cela va le chercher. La phase de développement, ce n'est pas que le symptôme d'aujourd'hui, que ce soit un souci de parent, un symptôme d'enfant ou un symptôme d'adulte, ce n'est plus seulement le souci d'aujourd'hui. La phase de développement vient parler de quelque chose qui est resté en suspension il y a longtemps. Autrement dit, cela signifie qu'il y a lieu de remettre cette chose-là en mouvement. Ce dernier aspect transcrit une attente d'enfant. Quelque chose qui ne s'est pas fait dans le développement de l'enfant et que nous sommes sollicités, non seulement dans une posture de bon professionnel ou d'adulte compatissant ou bienveillant (bien que ceci soit constamment en jeu), mais que l'on est aussi sollicité d'une certaine manière dans notre parentalité, pour être capable de répondre et d'amener quelque chose à ce signal faible.

On en parle depuis longtemps, et même Freud a commencé à dire cela, plus que commencé, il l'a fait largement. On parle de la position qu'il peut y avoir dans le transfert. Bien entendu, cela compte. Bien entendu que dans la relation d'aide, si l'on a un tout petit peu compris ce qu'est la relation d'aide, même si on est la secrétaire d'accueil, mais dans tous les cas, il peut bien se passer quelque chose de transférentiel, où l'autre va nous voir pour une partie avec l'image *c'est peut-être un peu papa, c'est peut-être un peu maman, ou ma sœur*, etc. Ce processus est fondamental et il ne s'agit pas de le minimiser. Cependant ce n'est pas mon propos tout de suite, je le rappelle pour le distinguer. Ce transfert existe, mais il n'est pas le *seul* processus. Ce dont nous sommes en train de parler, c'est de refaire des apprentissages, c'est de *re-renter* dans la découverte des codes de langage, des codes *des* langages et de leur acquisition à l'épreuve de l'expérience. Cette dimension n'est pas seulement couverte par une posture transférentielle, pas seulement, durant un laps de temps donné, quelqu'un qui pense ou qui vit sans identifier que nous pouvons être comme son parent ou son grand frère, comme sa grande sœur ou quelqu'un d'autre. La partie, ou plus justement la zone qui est en jeu a à voir profondément avec le développement des êtres, la construction du soi, et même ce qu'on pourrait appeler un travail profond sur l'estime de soi.

Pour se donner un point de repère, l'estime de soi, c'est une sorte de successions. Il y a un besoin qui s'exprime, une sorte d'*expérience-test* que l'enfant va mettre en route. Cette expérience doit se transformer, elle doit devenir une *expérience positive accompagnée*. Et au bout, l'enfant va y trouver une reconnaissance, en somme son expérience va être *validée*, indépendamment du fait que ça marche ou ça ne marche pas. L'enfant va essayer quelque chose, par exemple il va essayer de mettre la table tout seul, ou de faire un petit truc de cuisine tout seul. Peu importe, que cela réussisse ou pas, que la table soit bien mise ou pas, mais ce qu'il attend, c'est évidemment comment cette expérience va être accompagnée, soutenue par le parent. Presque à l'inverse, quand on est parent, cela avance plus vite si on le fait tout seul, ce vécu nous pose immédiatement certaines questions à ce niveau. Cette *validation* qu'il y aura à la fin, non pas une validation seule de l'acte ou de la qualité de l'acte, mais une *validation* de sa démarche, c'est bien cela qui permet à l'enfant de se construire. C'est une validation de sa démarche, qui donc à travers le lien lui confirme ce qu'il est, et là il peut se construire. Dans cette vision, nous arrivons à redéfinir le cycle de l'autonomie :

dépendance / contre-dépendance / indépendance / interdépendance

Le cycle de l'autonomie peut se nommer d'une façon tout à fait précise :

fusion - séparation - contrôle - autonomie

Nous parlons exactement de la même chose en l'imaginant dans sa construction à travers le lien.

Dans le travail de relation d'aide, et à des moments répétés dans le travail de psychothérapie, la posture parentale du thérapeute est appelée spécifiquement sur ce terrain. Pas seulement pour résoudre un symptôme, pour le comprendre, lui donner un sens ou une intelligence. Mais de façon sous-jacente, de façon plus profonde, pour refaire ces apprentissages, ces apprentissages des codes de communication. Il s'agit d'un travail d'accompagnement, un travail parental. Cette dimension a été nommée il y a déjà un petit bout de temps, peut-être une trentaine d'années, par l'un des pionniers de la thérapie familiale, Carl Whitaker, qui en parle dans son ouvrage s'intitulant *Les rêveries d'un thérapeute familial* ⁽⁶⁾. Il évoque la métaphore la plus régulièrement fiable quand on parle de psychothérapie, et il dit que c'est le concept de parentalité, parce que cela implique deux choses à la fois : le problème de la bienveillance et le problème du fonctionnement. En apprenant de cette idée pour le travail en psychothérapie ou en relation d'aide, si on est capable d'englober ces deux problématiques, la bienveillance et le fonctionnement, on fait un grand pas il me semble. Cela recoupe de nombreux aspects du travail que nous avons à conduire. Comment on peut être à la fois repérant, cadrant, identifié, et comment on peut être à la fois entourant, accompagnant dans tous les bons gestes de soin, du *care* comme on le dit maintenant.

Mon idée est vraiment celle de remettre en route ces apprentissages. Quelque chose qui serait, on ne sait pas si c'est au-delà du symptôme, mais en dessous ce qu'il y a de sûr, comme une rivière profonde. Aller sur ce terrain nous conduit à une petite méditation sur ce qu'est la psychothérapie, ou du moins le cadre d'un *moment thérapeutique*, qui transcende le cadre spécifique de la psychothérapie et peut arriver dans bien du travail de relation d'aide. Nous gérons cet étrange paradoxe où, à la fois, nous allons être proche, c'est un mouvement, et où simultanément, nous allons être seul, et ça souvent on se rassure ou on progresse avec toutes nos capacités techniques. Mais ce n'est pas à exclure que cela touche quelque chose de plus archaïque, plus basique comme on dit, empathique aussi. Parvenir à être rassuré malgré le fait que l'on va être seul, ce truc que l'on a à lâcher, que le patient ne va pas nous compenser et que la personne que l'on aide ne va pas nous compenser, sans doute cela on ne peut pas tout à fait le régler juste parce nous apprenons des techniques, utiles par ailleurs. Possible que les techniques nous rassurent, mais peut-être que l'on en parle beaucoup pour ne pas parler d'autre chose de plus profond. Surtout je voudrais souligner ce paradoxe, à la fois *être proche*, donc c'est vraiment le côté qui concerne la bienveillance, et à la fois *être seul*, c'est ce qui concerne le fonctionnement. Parce que c'est susceptible, à un moment ou à un autre, de s'arrêter, la relation d'aide. C'est ce qui se passe souvent. Comme souvent les enfants arrêtent de vivre à la maison, et un jour ils reviennent nous voir, on est entre adultes.

S'il fallait donner trois dimensions à la thérapie, ce pourrait être celle du rituel, celle du cadre et celle du dispositif. Le mot protocole me paraît éminemment problématique. Il induit

⁽⁶⁾ Carl Whitaker, *Les rêveries d'un thérapeute familial*, ESF, 1998, Paris.

l'idée selon laquelle des gens vont rentrer dans un schéma préétabli, une fois que c'est bien commode parce que l'on a intégré l'outil en tant que professionnel. Cette vision est sûrement valable pour un entraînement sportif ou musculaire, une vision disons mécanique ou chirurgicale d'une intervention, mais elle s'avère peu adaptée à l'imprévu, à la surprise et au « non-maîtrisable » de la psychothérapie. Le dispositif, c'est plus complexe que le protocole. Le *dispositif* est quelque chose qui parle au psychisme, le sens psychique par exemple du rythme des séances qui scande les mouvements intérieurs de reconstruction, ou bien une dynamique expérientielle se révélant dans le cheminement du travail clinique. Alors que le *cadre* est fait de règles identifiables, nettes et co-construites. Et le *rituel*, lui, est fait de toutes sortes d'habitudes. On a besoin de ça aussi, on a besoin d'une façon de se dire bonjour, d'une façon d'enlever son manteau, de pouvoir s'asseoir tranquillement et d'être accueilli même dans ces gestes-là qui ont un caractère, je dirais, presque intime. Quand on y prête attention, on n'est pas si nombreux à mettre ou enlever notre manteau exactement de la même façon. Il y a des styles très particuliers pour faire cette chose-là, et c'est quelque chose, la plupart du temps, que l'on ne fait que dans un cadre privé ou avec des personnes que l'on voit tous les jours, comme nos collègues (ce n'est pas la même chose d'enlever son manteau dans un cinéma ou un bus, à ce moment c'est l'anonymat qui protège). Cela peut se passer aussi dans la relation d'aide, c'est sans doute mieux que cette zone d'interrelation soit tranquille.

Au fond, tout ce qui est technique dans la relation d'aide a à voir avec le contrôle du réel, tandis que tout ce qui est clinique a à voir avec l'expérience de relation que l'on va proposer. En y pensant ainsi, on s'aperçoit que l'on a vraisemblablement affaire à cette dimension de parentalité quand on accompagne, de façon profonde, dans la remise en route de l'intégration, de l'acquisition de ces codes de communication dont j'essaye de parler. Il me semble que ceci fait un point commun notable avec la parentalité, sans penser que l'on devient le parent de la personne qu'on aide. C'est cela qui est vraiment délicat au final. Je crois que souvent on se bat avec ce dilemme et on cherche à en évacuer une partie, on se dit « *si je ne fais rien comme un parent, peut-être je m'en fous de l'autre, mais si je me mets à faire comme un parent, peut-être que c'est beaucoup trop, ça m'envahit complètement parce que je ne vais pas tous les prendre à la maison* ». C'est un truc qui flanque le vertige ! Peut-être nous pouvons le voir plus posément en parlant de *parentalité*, de *sentiment de parentalité*, pas si loin d'ailleurs des mouvements internes de création d'empathie quand on y réfléchit. Alors nous allons concevoir un *sentiment de parentalité* qui est basé sur cette réintégration, sur cette acquisition, cette remise en route du développement autour des codes de langages (au pluriel *langages*). Un *sentiment de parentalité*, mais pas devenir le parent. C'est quelque chose qui est délicat, mais c'est aussi une responsabilité tenable. Si on devait devenir le parent de toutes les personnes rencontrées en relation d'aide ou en psychothérapie, ce serait trop. Mais s'il y a ce *sentiment de parentalité* pour accompagner la remise en route d'un apprentissage au travers d'une attention profonde, ça peut-être c'est gérable. Mais ceci nous demande tout ce travail pour mettre cette chose-là au clair.

Olivier TRIOULLIER
Espace THÉRAPIES SYSTÈMES
64000 PAU

Notes et réf. bibliographiques :

- (1) : article repris à partir de l'ouverture et de la clôture de la journée d'étude *La parentalité à travers les âges*, organisée par Espace THÉRAPIES SYSTÈMES, le 27 mars 2015, à Pau.
- (2) : Boris Cyrulnik, *Les nourritures affectives*, Odile Jacob, 2000, Paris.
- (3) : Augusto Boal, *Théâtre de l'opprimé*, Maspero, 1977, et La Découverte, 1996, Paris.
- (4) : Heinz von Foerster, *Les responsabilités de la compétence* et *Ethique et cybernétique du second ordre*, Deux conférences, in *Seconde cybernétique et complexité*, sous la direction de Evelyne Andreewsky et Robert Delorme, L'Harmattan, 2006, Paris.
- (5) : Carmine Saccu est l'un des fondateurs de l'école de Rome en thérapie familiale, il est essentiellement connu pour ses conférences animées et ses articles. Il a entre autres participé, avec Maurizio Andolfi, Paolo Menghi et Anna-Maria Nicolo, à la rédaction de *L'interaction dans les systèmes rigides*, paru dans les *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, n° 1, 1979, Paris.
- (6) : Carl Whitaker, *Les rêveries d'un thérapeute familial*, ESF, 1998, Paris.